

Dr Salah HADDAB : Centre Universitaire d'Aflou - Algérie



*Les Carnets de la drôle de guerre
ou l'auto-analyse sartrienne*



Introduction

Il nous est impossible d'aborder ce sujet sans penser à l'événement le plus douloureux de toute l'histoire de l'humanité. En terme d'histoire, la Grande Guerre de 1914-1918 avait restitué l'Alsace-Lorraine à la France et avait vu la défaite allemande. Les nationalistes de la République de Weimar avaient imputé ce fiasco aux Juifs.

La création du national-socialisme fut accompagnée de l'installation du Nazisme en Allemagne en la personne d'Adolf Hitler. Dès 1933, le Führer prend les commandes de l'Etat et finit par s'octroyer les pleins pouvoirs. Il met, immédiatement, en place un Régime despotique basé sur l'unique personne du Führer qui, de 1934 à 1938, s'acharne à remilitariser la Rhénanie et à persécuter les Juifs et en assassinant les communistes, les partisans d'Hitler et tous ceux qui s'opposent à lui.

A partir de 1938, et surtout avec les accords de Munich, le IIIème Reich se voit doter d'une armée puissante et modernisée. Dès lors, l'objectif d'Hitler est atteint : l'expansion nazie en Europe est inévitable, et cela avec la bénédiction ou la neutralité des pays voisins : à l'instar de l'Italie de Mussolini, l'Espagne de Franco ou encore l'aval tacite du Vatican.

C'est en 1939 que l'Europe tremble, la menace d'une guerre se confirme de jour en jour, de semaine en semaines, puis de mois en mois. En août, la terreur gagne la Tchécoslovaquie, et surtout aux portes de la Pologne. Le 1^{er} septembre, Hitler attaque et déclare la Seconde Guerre mondiale. Il prend de l'ampleur rapidement et l'occident reste paralysé

et impuissant face à la montée subite du nazisme. Le Reich peut, maintenant, dominer le monde et le purifier de ses parasites.

Collaboration et Résistance

Le cas de la France est glauque, ambigu voire insaisissable. Au lendemain de la crise de 1929, la pauvreté et la misère foudroient la population française. Les politiques se suivent et se déchaînent pour faire face au paupérisme effroyable des années 1930. Cela se confirme vers 1936, avec l'arrivée au pouvoir du Front populaire de Léon Blum et l'instauration des congés payés. Alors c'est la déferlante cet été là ; sans se soucier nullement de ce qui se passait outre Rhin.

L'année 1939 fut très angoissante pour les Français : l'idée d'une autre guerre était totalement invraisemblable. L'Hexagone n'y croyait pas du tout et cela même après les événements officiels de septembre. Les Français refusaient catégoriquement la possibilité ou l'arrivée d'une guerre, surtout vingt ans à peine après le traité de Versailles. Pour eux, Hitler n'était qu'un homme politique de l'extrême droite ayant hérité et mis en pratique les idées d'un certain Joseph Gobineau, sur l'inégalité des races humaines.

Entre septembre 1939 et juin 1940, la France plonge dans l'univers de la drôle de guerre : on appela ainsi cette période car aucun Français ne croyait à la moindre guerre. Et ce, malgré les multiples attaques et opérations militaires des nazis en Europe. Même la mobilisation générale des Français n'éveillait pas de craintes.

Au cours de l'année 1940, la France commence à s'inquiéter des rumeurs que l'on fait courir et qui finissent par s'avérer justes. C'est ainsi que le gouvernement d'Albert Lebrun implose et que la IIIème République s'effondre. Cela laisse le pouvoir vacant obligeant les nationalistes à réintégrer un héros emblématique de la guerre 1914-1918 et surtout le vainqueur de la bataille de Verdun en 1916 : il s'agit du retour immédiat et urgent du maréchal Philippe Pétain.

Il instaure l'Etat français sous le pouvoir du Régime de Vichy et ce dès juillet 1940. La France est désormais aux côtés des nazis, surtout après avoir opté pour la politique de la collaboration. Ce régime restera en place jusqu'à la libération. Voilà ce qu'il faut retenir de cette période au cours de laquelle s'est élaboré tout un énorme chantier autobiographique pour Sartre.

Sartre et la Seconde Guerre

On arrive effectivement à Jean-Paul Sartre qui était jusque-là apolitique et peu enclin au devoir électoral puisqu'il n'a pas voté, en 1936, lors de l'avènement du Front populaire. Sartre était même

complètement indifférent. Après la parution de *La Nausée* qui le propulse sur les devant de la scène littéraire, il poursuit ses investigations introspectives. Mais il ne se doutait pas de ce qui l'attendait.

Au lendemain de *Le Mur*, il se met à la rédaction d'une grande fresque romanesque, à savoir *Les Chemins de la liberté* qui sont momentanément interrompus par la drôle de guerre « *Le 2 septembre 1939 à cinq heures du matin, le réserviste Sartre, mobilisé, rejoint la troupe. Météorologue, il touche son équipement, est affecté à un poste de sondage en Alsace. Il reste neuf mois sur la frontière, dans la région où il passait ses vacances d'enfant, cantonné pour l'essentiel entre Brumath, Bouxville et Morsbronn-les-Bains. En septembre-octobre, il est convaincu que la guerre sera courte... Brave soldat : son optimisme, son désir de paix sont infinis... La catastrophe ne devient concevable qu'au moment où elle fond sur lui* » (Bertholet, 2005 : 200-201).

Le décor est déjà bien implanté, son Alsace natale. Dès lors, il peut vraiment s'y mettre car c'est plus qu'important, c'est vital « Ses occupations militaires, épistolaires, littéraires et philosophiques ne suffisent pas à meubler son temps, il entreprend de tenir un journal. Dès la mi-septembre 1939, il note actions et pensées sur des carnets. Jusqu'en juin 1940, il en remplira quinze. Six ont été retrouvés et publiés sous le titre *Carnets de la drôle de guerre*. Pour incomplète qu'elle soit, l'œuvre est impressionnante. Ecrite d'un trait, sans rature, elle offre un mélange unique de chronique au jour le jour, d'auto-analyse et de réflexion philosophique... Sartre, lucide, y dresse aussi, distance oblige, un bilan de sa vie passée et présente, et ce qu'on pourrait appeler un autoportrait ontologique ». (Ibid. : 207).

Certes, le contexte va influencer énormément sur ces carnets égarés par la suite et qui, aujourd'hui encore, ils continuent à attiser notre curiosité « *Depuis le jour où il a pris conscience du danger qui pesait sur lui et ses compagnons, Sartre a changé. La France, l'Allemagne, la drôle de guerre : ces mots constituaient un univers familier, mais abstrait. D'un coup, il a senti que si la France allait mal, il risquait d'avoir des ennuis, que si l'armée s'effondrait, sa vie était en danger... Désormais, plus de territoire réservé. Sartre, pour la première fois, doit partager son espace physique et moral... Tous dépendent de tous. L'autre n'est plus un étranger : on le porte en soi* ». (Ibid. : 211-212). Cette métamorphose concerne essentiellement sa période de captivité entre juin 1940 et mars 1941. Ce fut une expérience nouvelle pour Sartre.

Les petits carnets

Revenons plus en profondeur sur ces Carnets. On sait déjà qu'ils furent rédigés entre septembre 1939 et juin 1940, Sartre était alors mobilisé en Alsace et c'est ce qui lui a peut-être donné l'inspiration. La plupart de ces carnets furent égarés dans un train par un ami mobilisé qui venait d'être blessé. On en a retrouvé uniquement six carnets sur quinze.

Jean-Paul Sartre écrivait d'abord pour ses contemporains, c'est pourquoi il a voulu que ce journal se présente tel un témoignage du soldat qu'il était à cette époque d'insouciance et de tranquillité. Sartre nous renseigne sur la guerre et la tournure étrange qu'elle a prise, mais aussi sur l'état de mobilisation nonchalant partagé avec autrui.

Ces carnets remettent en question la personnalité sartrienne de l'époque, une dernière fois avant d'entrer dans l'âge de raison. Ces carnets contiennent beaucoup d'idées que développeront ses œuvres : à l'instar d'une esquisse de *l'Etre et le Néant* ou encore de *Les Mots*. Il met les bases d'une première morale centrée sur la question suivante : comment rendre compte d'un homme dans sa totalité ? Mais la réponse viendra trente ans plus tard avec *l'Idiot de la famille*.

Sartre a suivi un schéma aléatoire dans l'entreprise de ses carnets. On peut les diviser en trois gros blocs : le premier serait les « morceaux d'anthologie » qui débute par une sorte de bouffonnerie et suivie de la comédie de Pieter se donnant le droit de prendre une chaise, un gros plan sur les lèvres de Pieter qui cherche comment peut-on ne pas suivre son régime ?

Pieter prend ensuite une chaise et cela nous mène à la phénoménologie du trou. Le second bloc concernerait « deux ensembles autobiographiques construits » ainsi : l'un où Sartre étudie dans l'ordre chronologique les influences qui l'ont disposé à son attitude présente vis-à-vis de la guerre, l'autre où il récapitule les périodes successives de sa vie morale avant de s'interroger sur ce qu'est une vie.

Quant au dernier bloc, il s'agirait plutôt de « souvenirs d'enfance qui figurent sous une autre forme dans *Les Mots* » tel que comment l'enfant a vécu la guerre, avec l'épisode du questionnaire de Mme Picard et celui de la comédie de Noirétable. Et par la suite, viennent des épisodes qui ne figurent pas dans *Les Mots* : comment « adopter un poilu » en 1915, et passer le temps pendant l'armistice en s'initiant à la sexualité.

De l'autre côté, l'éducation religieuse, la médaille d'argent et surtout la perte de la foi constituent tout un ensemble accompagnant un autre laissant figurer Guignol au Luxembourg qui s'achève en autoportrait et en récit des relations avec les femmes et les hommes. Terminant avec le schème « grandeur méconnue et réhabilitée » et le mythe de Grisélidis.

Les écrits de l'instant

Bien entendu, tous ces blocs sont bel et bien mélangés. L'ordre n'était ni au rendez-vous, ni au programme. Sans doute que Sartre ne les destinait pas à la publication ou du moins pas dans l'immédiat « *C'est d'abord un carnet de témoin. Plus je vais, plus je le considère comme un témoignage : le témoignage d'un bourgeois de 1939 mobilisé, sur la guerre qu'on lui fait faire... Je suis dans un état-major d'artillerie à vingt kilomètres du front, entouré de petits et moyens bourgeois. Mais précisément à cause de tout cela, mon journal est un témoignage qui vaut pour des millions d'hommes... tout ce que j'écris est intéressant, même la confession de mes morosités... J'utilise la « relativité » historique à parer mes notes d'un caractère absolu... C'est un journal païen et orgueilleux... J'essaye de constituer en écrivant une base solide et cristallisée d'où partir* ». (Sartre, 1983 : 90-92).

Il s'agit certainement, d'un témoignage plus qu'une confession. Et dans ce qui suit, tout est acéré et affuté pour aller droit au but « *J'ai perdu la foi à douze ans... Je n'ai guère de souvenirs religieux... J'ai beau cherché, je ne trouve rien d'autre en moi... « Eh bien ! me dis-je, il n'existe pas* ». Ce fut une authentique évidence... Et puis ce fut fini, je n'y pensai jamais plus... *J'ai réglé la question une fois pour toutes à douze ans... j'examinai les preuves... et les arguments des athées* ». (Ibid. : 92-94).

Sans nul doute, la question religieuse est une affaire classée depuis très longtemps. C'est juste une question de philosophie « *Je vois comment se lient métaphysique et valeurs, humanisme et mépris, notre liberté absolue et notre condition dans une vie et bornée par la mort, notre inconsistance d'être sans Dieu... notre indépendance autarcique d'individu et notre historicité* ». (Ibid. : 121-122).

Ceci nous conduit aux principes de base de l'existentialisme. Nous savons que Sartre a élaboré sa pensée à partir de sa vie « *Non pas « accepter » ce qui vous arrive. C'est trop et pas assez. L'« assumer »... On est totalement responsable de sa vie. Le monde est à chaque instant présent à ma vie dans sa totalité... vous êtes toujours de trop par rapport au monde* ». (Ibid. : 122-123).

Il faut dire que le sartrisme a bien su se forger surtout grâce à sa simplicité des idées. Sartre ébauche sa pensée déjà dans ses carnets « *D'une façon tout à fait générale, le « pour-soi » ne peut surgir qu'en liaison avec la totalité de l' « en-soi » qui l'enserme. Le pour-soi retient devant lui et autour de lui l'en-soi comme ce qu'il n'est pas. Il a besoin de l'être pour ne pas être. Le pour-soi se néantit par rapport à la totalité de l'en-soi. Cette liaison première du pour-soi à la totalité de l'en-soi comme à ce qu'il n'est pas, c'est ce que nous nommons l'être-dans –le- monde. Etre –dans- le- monde c'est se faire absence du monde. L'unité de la conscience et du monde préexiste à la conscience du monde* ». (Ibid. : 220-221).

Ainsi se conçoit le premier point de départ de la formation de l'existentialisme. Sartre y a bien contribué avec ses précieux carnets « *Le propre du Néant n'est pas seulement de néantiser l'être mais de se néantir soi-même vers l'en-soi. C'est pourquoi la transcendance de la conscience consiste à dépasser le monde vers une ipsité qu'elle veut comme « en-soi »... Un en-soi qui est à lui-même un pour-soi. Cette projection hybride de l'en-soi et du pour-soi est la seule manière dont la conscience puisse se donner à elle-même comme fin l'en-soi. C'est exactement ce qu'on nomme la « cause de soi ». Un en-soi qui serait pour-soi est cause-de-soi. La transcendance, c'est l'être de la conscience en tant qu'elle est-pour-être-cause-de-soi* ». (Ibid. : 253).

Bien entendu, il s'agit très exactement des idées qui seront développées dans l'Etre et le Néant. Mais il y a aussi beaucoup d'autobiographie indirecte « *C'est une chose, je crois, que je n'ai pas assez marquée dans ces carnets et qui m'expliquent : jusqu'à cette guerre j'ai « vécu public ». Et ces carnets, au fond, sont une manière de vivre public encore. Souvent, je force mes impressions. Que l'on m'entende : je les force dans le bon sens... Au vrai je traite mes sentiments comme des idées... comme j'eusse aimé sentir se former en moi, lentement, patiemment, des idées* ». (Ibid. : 331-332).

Certes, on sait vraiment peu de chose de la vie intime de Sartre. Ce qui est normal car c'était un homme très solitaire qui partageait plutôt ses idées que ses sentiments « *... ce carnet. Sa signification principale était d'accentuer cet isolement où j'étais et la rupture entre ma vie passée et ma vie présente... cette « mise en question » et recommencer à construire : finir mon roman – écrire une philosophie du Néant... j'étais très directement mêlé à la guerre* ». (Ibid. : 383).

Cela est déjà pressenti avec Roquentin car son journal –ou la forme diariste- précédait le Sartre des Carnets dans lesquels, à son tour, il préfigure les livres à venir ou qu'il est en train d'écrire.

Les aléas du temps

Par ailleurs, la perte de ces précieux carnets causa un vide dans la sartrologie qui a eu aussi des répercussions sur le sartrisme aussi. Quand on sait que le projet autobiographique aurait pu être entamé bien avant les « caves existentialistes », cela renvoie beaucoup d'autres entreprises aux calendes grecques.

Mais grâce à la publication de certains carnets retrouvés que nous avons pu consulter apparaît le schéma premier de quelques projets « ... la publication des Carnets en 1983 a été un choc. On pouvait s'attendre à des journaux ou des brouillons, textes mineurs, scories, comme on en trouve dans les papiers d'un écrivain après sa mort. Or les Carnets sont une véritable œuvre, originale et autonome, sans doute l'un des chefs-d'œuvre de Sartre. Il y a inventé une forme pratiquement inédite, aussi bien dans l'histoire de la philosophie que dans celle de l'autobiographie, en articulant l'exploration de son vécu et l'élaboration d'une théorie, et en faisant de l'autoportrait le moyen d'une conversion ». (Lejeune, 1986 : 117-118).

A savoir que l'exercice autobiographique, chez Sartre, n'est pratiquement jamais dissocié de la réflexion philosophique. C'est le cas de le dire pour ses Carnets « Dès avant la déclaration de la guerre, Sartre essaie une « nouvelle méthode » pour raconter sa vie, avec des « explications psychanalytico-marxisto-historiques »... Mobilisé en Alsace, il va tenir des Carnets de manière pratiquement journalière du 14 septembre 1939 jusqu'en avril 1940... Ces Carnets sont à la fois un journal de vie quotidienne, un journal de lectures, une tentative d'autoportrait « aussi complet que possible » comportant des morceaux d'autobiographie rétrospective, et des essais d'élaboration d'une nouvelle morale et d'une nouvelle philosophie (ébauches de ce qui sera l'Être et le Néant). (Ibid. : 120).

Les Mots ont vraiment été précédés par les Carnets. C'est toute l'importance majeure de ceux-ci qui ont constitué les grandes étapes de ceux-là « L'intérêt de Sartre pour l'autobiographie, à partir des Carnets de la drôle de guerre, est profondément lié à l'Histoire... Les Carnets se vouent d'emblée à une interrogation sur les causes d'un pacifisme qui a posteriori apparaît coupable ; le retour sur soi est ainsi pris dans une perspective critique. (Louette, 1996 : 160).

En fait, le projet autobiographique de Sartre prend ses racines dans les années 1930. Il ne fait aucun doute sur une ébauche ou une perspective du récit sur soi « De septembre 1939 à avril 1940, en sept mois, Sartre a rempli quinze carnets... Ces carnets, en effet, ne sont pas un journal

intime au sens traditionnel, écrit « pour soi »... Rapidement, d'ailleurs, Sartre envisage l'hypothèse d'une publication. Dès le 16 septembre... En janvier, les pages se sont accumulées, il débat plus sérieusement des stratégies de publication... » (Lejeune, op.cit. : 127-128).

Certes, Sartre a toujours voulu partager ses écrits avec autrui, en l'occurrence le lectorat. Nous en sommes honorés et très attentifs à ses idées qui se diffusent, parfois, entre les lignes « La souplesse de la forme « carnet » permet à l'écriture de coller à la pensée qui elle-même colle au vécu. Mais la pratique de Sartre est opposée à celle qu'ont habituellement les diaristes. Le journal favorise la répétition, l'auto-imitation, l'enlèvement. Il donne du poids au passé qu'il tend à capitaliser. Les Carnets de Sartre, eux, sont tendus vers l'avenir. Sartre ne se relit guère, pense plutôt à ce qu'il va écrire demain qu'à ce qu'il a écrit hier. C'est une écriture de la liberté... Ce qui compte pour lui, c'est la production, non le produit ; l'acte de recherche plutôt que son résultat. On pourrait prendre les Carnets pour les brouillons de l'Être et le Néant... Sans doute dans l'histoire de la philosophie existe-t-il peu de situations de ce genre, où l'on puisse suivre au jour le jour l'élaboration d'un nouveau système, inextricablement lié à l'auto-analyse de son auteur ». (Ibid. : 131-132).

En outre, le rapport très étroit entre les Carnets et Les Mots est flagrant, à l'instar de toutes les autres œuvres qui sont directement liées à Sartre « La figure autobiographique principale, décomposée dans plusieurs entrées des Carnets, sera donc un curieux « autoportrait diachronique » combinant la description synchronique, la rétrospection narrative, et surtout l'éternel projet sartrien de rompre avec soi-même pour devenir un autre... Sartre divise sa jeunesse en... phases dialectiques : sa formation religieuse, l'adoption du modèle mythique d'écrivain, sa pensée morale, sa non-pensée de la mort, sa relation avec la propriété, l'argent, les femmes, sa conscience de son corps et de sa laideur, la nécessité de la séduction, l'expérience du théâtre de marionnettes pour captiver les petites filles... Si l'on songe que ces carnets sont... des avant-textes des Mots... le Sartre de 1939 n'éprouve aucune haine particulière pour le grand-père qui l'a élevé dans la religion du Livre ; il a renoncé au salut par la littérature... il pratique philosophie et littérature avec une égale énergie... » (Lecarme, 1999 : 214).

En effet, cela se trouve dans la seconde édition, enrichie d'un sixième carnet. Il est question d'affaires personnelles, voire intimes « Pas de bien, je n'attends pas d'héritage et je n'en laisserai pas, je ne possède pas la chambre où j'habite... Je n'ai jamais vu personne dans mon enfance peiner dur et dans les affres pour gagner quelques sous :

l'argent tombait du ciel comme des fruits mûrs. C'était une modique pluie d'or ». (Sartre, 1995 : 484-485).

Nous avons vite reconnu le thème de la liberté, cher à Sartre. Un de ces grands sujets très particuliers du texte de 1964. Un autre encore « *Je ne suis à l'aise que dans la liberté échappant aux objets, échappant à moi-même ; je ne suis à l'aise que dans le Néant, je suis un vrai néant d'orgueil et translucide* ». (Ibid. : 487).

Cela nous permet d'accéder à la pensée pure de Sartre. Il la combine volontiers avec l'écriture et la réflexion métaphysique « *Me traiter –non par intérêt pour moi, mais parce que je suis mon objet immédiat- successivement et simultanément par les diverses méthodes les plus récentes d'investigation : psychanalyse, psychologie phénoménologique, sociologie marxiste ou marxisante, afin de voir ce qu'on peut tirer concrètement de ces méthodes* ». (Ibid. : 75).

Ainsi se constitue le matériel brut du sartrisme. De la liberté, nous nous focaliseront un peu sur l'orgueil dont Sartre ne tarie pas d'éloge « *Il m'est arrivé parfois, grisé par de la musique et du vin, ou quelque circonstance exceptionnelle, de me dire : « J'ai du génie » et de verser une larme, comme on eût fait au XVIIIème siècle. Mais ces accès de sensiblerie ne dureraient pas et surtout ils ne sont pas le fond de mon orgueil. J'ai même parfois l'impression d'être au-dessus de mon exigence en m'attribuant du génie. C'est déjà déchoir que de m'en contenter. Cet orgueil, en fait, n'est pas autre chose que de la fierté d'avoir une conscience absolue en face du monde. Tantôt je m'émerveille d'être une conscience et tantôt de connaître un monde entier. Une conscience supportant le monde, voilà ce que je m'enorgueilliss d'être et, finalement, lorsque je me condamne durement et sans émoi, c'est à cet état primitif de support du monde que je retourne. Mais, dira-t-on, cet état de support du monde est commun à tous les hommes. Précisément. Aussi cet orgueil oscille-t-il entre la singularité de chaque conscience et la généralité de la condition humaine* ». (Ibid. : 128).

Un orgueil démesuré dans la mesure où la liberté se dote d'une conscience. Parce que la liberté est une partie constitutive de l'homme et qu'elle suggère la fierté d'être « *Je suis orgueilleux d'être une conscience qui assume sa condition de conscience humaine ; je suis orgueilleux d'être un absolu. Et cet orgueil avisé s'est du coup mis hors d'atteinte. Celui qui est vain de ses qualités « mondaines », de sa force, de sa beauté, de son intelligence et même de sa vertu, est sujet au désespoir et à l'humilité parce que, du même coup, il accepte la comparaison et le jugement d'autrui. Mais j'ai soustrait l'objet de mon orgueil au jugement*

d'autrui et à toute comparaison, puisque ce dont je suis fier, c'est ce par quoi je suis le plus sûrement unique –encore que chaque homme en son genre soit pareillement unique- et qui échappe d'abord au jugement d'autrui puisque c'est la conscience, qui rend possible pour moi l'existence d'autrui ». (Ibid. :129).

Cette situation existentielle conduit forcément à la question de l'œuvre d'art qui, elle, échappe merveilleusement à toute conscience « Du seul fait que j'ai toujours pensé à faire une « œuvre », c'est-à-dire une série d'ouvrages reliés les uns aux autres par des thèmes communs et reflétant toute ma personnalité, j'ai toujours eu tout l'avenir devant moi. Quoique j'aie pu penser à diverses époques sur ma vie, tantôt la parant dans l'avenir de couleurs romanesques, tantôt la concevant sous un noir, je n'en étais pas moins dès ma plus petite enfance pourvu d'une « vie ». Et je n'ai pas cessé de l'être. Une vie, c'est-à-dire un canevas à remplir avec, déjà, une des indications faufilees, qu'il faut ensuite broder. Une vie, c'est-à-dire un tout existant avant ses parties et se réalisant par ses parties. Un instant ne m'apparaissait pas comme une unité vague s'ajoutant à d'autres unités de même espèce, c'était un moment qui s'enlevait « sur fond de vie ». Cette vie était une composition en rosace où la fin rejoignait le commencement : l'âge mûr et la vieillesse donnaient un sens à l'enfance et à l'adolescence. En un sens, j'envisageais chaque moment présent du point de vue d'une vie faite, pour être exacte il faudrait dire : du point de vue d'une biographie, je sentais qu'on ne pouvait en déchiffrer le sens complet qu'en se plaçant dans l'avenir et j'esquissais toujours devant moi un avenir vague qui me permit de faire rendre à mon présent toute sa signification... » (Ibid. : 276).

Vraisemblablement, le sens de l'existence est une affaire de conscience. Il n'y a aucun besoin de collectivité ni de promiscuité, il suffit juste de raisonner avec acuité « ... Cette façon d'être embarqué, dès l'enfance et sans avoir pu réfléchir, dans une « grande vie » comme d'autres dans la foi catholique ou communiste, m'a toujours interdit les inquiétudes et les crises de conscience où je voyais se complaire tant de mes camarades. J'étais assuré, j'avais la foi du charbonnier. J'insiste sur le fait que cette vie n'avait rien de commun avec le concept populaire et biologique de vie, dans lequel sont étrangement mélangées les idées de conscience, du « vécu », de destin. Ma vie, c'était une entreprise. Mais une entreprise favorisée des Dieux. Je risquais seulement, par légèreté, par passion, par paresse, de m'en détourner, de m'attarder trop longtemps ici ou là, dans quelque néfaste délice. Ce serait ma faute, si je manquais ma vie. Mais mon assiduité, au contraire, mon souci de me garder libre et mon

zèle me donnaient un droit incontesté à la réaliser. En somme elle ressemblait à une carrière: le brillant jeune homme entre dans une banque, il a des protecteurs puissants, sa carrière se fera toute seule. On ne lui demande que de l'application –et de témoigner, par tous ses actes, son mérite. Tout cela je ne l'ai jamais vraiment remis en question et, même pendant mes années sombres, l'effondrement de ma jeunesse se fit par en dessous et la façade demeurera, toute vie était une partie perdue mais je n'en étais pas moins l'homme d'une vie ». (Ibid. : 277).

Une confession teintée de vérité. Le passé demeure parce que le présent régularise le temps d'un avenir rassurant ou incertain.

Les secrets des Carnets

En arrivant, à présent, en fin de parcours et surtout avec le tout dernier écrit sartrien, nous pouvons dire que toute cette partie de la sartrologie obéit aux circonstances et au contexte de l'époque. Sartre fut un trentenaire rigide et ferme vis-à-vis de ses origines, de son enfance choyé chez les Schweitzer, de son adolescence tourmentée par le drame de La Rochelle avec les grosses perturbations de son entourage, de sa jeunesse parisienne et normalienne aux côtés de ses condisciples, de sa rencontre décisive avec le Castor, de son devoir militaire envers la Nation, de ses années au Havre avec ses disciples de philosophie et enfin de sa carrière littéraire qui a débuté sur les chapeaux de roues.

C'est exactement toute cette longue perspective que retracent ces Carnets. Avec, bien entendu, beaucoup d'omission involontaire ou intentionnelle. Qu'à cela ne tienne, il va falloir attendre une vingtaine d'année avant que l'on connaisse la suite des événements, avec Les Mots. Un texte fort éminent qui répond aux schémas et ébauches de la drôle de guerre.

Il faut que ce soit à cause de la guerre que Sartre ait rompu avec l'introspection personnelle. Ce conflit l'a complètement modifié et sur tous les plans. Jean-Paul de la littérature et des lectures laissera la place à Sartre armé de ses écrits tranchants, voire incisifs. La Seconde Guerre mondiale fut, pour Sartre et toute la France, un choc suivi d'un sursaut: le cauchemar est bel et bien devenu réalité.

En traversant les lignes de la mort, Sartre s'est affirmé révolutionnaire. C'est un intellectuel engagé qui vient de naître. Pas de doute sur son objectif maintenant: l'humanité a besoin de lui, il lui répond présent sur tous les fronts de la liberté, du droit, de l'égalité et même de la vie.

Sa mobilisation a forgé un défenseur des opprimés et des innocents. Le 21 juin 1940, une date déjà significative pour lui puisqu'il fête ses trente-cinq ans, date d'anniversaire-date de captivité : il est fait prisonnier par les Allemands. Enfermé avec d'autres, il conçoit une nouvelle situation : l'action pour s'en sortir et surtout pour aider ses compatriotes.

Il réussit à s'échapper par la ruse en présentant un faux certificat médical qui le fait, par conséquent, passer pour civil. A sa sortie, le nouveau Sartre est né. Il est enfin bien constitué et sait très bien ce qu'il a à faire. Dès lors, toute la machine conceptuelle des Carnets est entérinée pour faire place à la résistance intellectuelle et désormais aussi à l'engagement politique, social et humanitaire.

Pour l'heure le passé n'a plus d'importance, sachant la perte inestimable des quinze carnets. Cela restera pendant des années un regret. Ces carnets contenaient des données essentielles et inhérentes à toute l'œuvre qui va naître. Il faudra attendre, pour nous, quarante ans plus tard pour ne découvrir qu'une petite partie de cette entreprise faramineuse.

En fin de compte, dès 1983 et grâce à Arlette Elkaim-Sartre qu'on a pu lire au moins cinq carnets sur quinze. Un sixième sera publié en 1995, mais nous ne pouvons pas mesurer toute l'ampleur ou l'impact des Carnets tant que leur intégralité ne sera pas encore publiée.

En ce qui nous concerne, nous avons mis essentiellement l'accent sur le rapport très étroit des Carnets avec Les Mots. Nous avons insisté aussi sur le caractère autobiographique et philosophique de cette grande œuvre de la sartrologie dont le plus important fut présenté et analysé au cours de cette partie de notre travail.

Conclusion

En définitive, nous nous sommes largement penchés sur la sartrologie qui se constitue de quelques œuvres majeures que nous avons sélectionnées pour des raisons à la fois littéraires et réflexives. A savoir La Nausée d'Antoine Roquentin, Le Mur contre lequel s'est figée « l'Enfance d'un chef » nommé Lucien Fleurier et l'analyse d'un autoportrait d'un certain Sartre embourbé dans une drôle de guerre.

Tout cela passe le relais à toute l'armature philosophico-autobiographique qui n'a pas encore fini avec la sartrologie. Ainsi touche à sa fin notre introspection littéraire en territoire sartrien. Nous en avons beaucoup appris et découvert, reste à aborder d'autres perspectives en rapport avec l'œuvre autobiographique, ainsi que l'élaboration théorique.

Bibliographie

- Astruc Alexandre et Contat Michel, (1977). *Sartre*. Paris : Gallimard.
- Ben-Gai Ely, (1992). *Un Mardi chez Sartre*. Paris : Flammarion.
- Bertholet Denis, (2005). *Sartre*. Perrin, coll. « Tempus »
- Cohen-Solal Annie, (1985). *Sartre. 1905-1980*. Paris : Gallimard.
- Cohen-Solal Annie, *Sartre : un penseur pour le XXIème siècle*. Paris : Gallimard.
- Cohen-Solal Annie, (2005). « Découvertes Littérature ».
- Cohen-Solal Annie, (2005). *Jean-Paul Sartre*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Deguy Jacques, (2010). *Sartre : une écriture critique*. Presses universitaires du Septentrion, coll. « Littératures ».
- Lecarme Jacques et Lecarme-Tabone Eliane, (1999). *L'Autobiographie*. Paris : Armand Colin.
- Lejeune Philippe, (1986). *Moi aussi*, Paris : Seuil.
- Moreau Jean-Luc, (2005). *Sartre, voyageur sans billet*. Paris : Fayard.
- Sartre Jean-Paul, (1983). *Carnets de la drôle de guerre*. Paris : Gallimard.
- Sartre Jean-Paul, *Carnets du drôle de guerre, édition augmentée d'un carnet*.
- Sartre Jean-Paul, (1995). Paris : Gallimard.
- Sartre Jean-Paul, (2005). *Les Mots*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».
- Sendyk-Siegel Liliane, (1978). *Sartre, images d'une vie*. Paris : Gallimard.
- Sicard Michel, (1989). *Essais sur Sartre-Entretiens avec Sartre*. Paris : Gallilée.
- Vigier Maurice et Ponsing Gérard, (2011). *Le Sartre*. Ed. « Créer », coll. « BD ».
- Wald Lasowski Aliocha, (2011). *Jean-Paul Sartre, une introduction*. Paris : Pocket, coll. « Agora ».
- Wickers Olivier, (2000). *Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre*. Paris : Gallimard.
- Wroblewsky Vincent von, (2005). *Pourquoi Sartre?*, Lastresne, Le Bord de l'eau.